# L'altérité
# Analyse conceptuelle

**Sommaire** *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

**********************

I. L'altérité m'altère. ..... 1
II. En quoi l'altérité concerne-t-elle une réflexion sur le Mal. ..... 2
II.1. Le mal est refus de notre pouvoir d'altération. ..... 2
II.2. L'autre visage d'autrui. ..... 7
III. Conclusion ..... 8

**********************

> *« A l'instant même où nous nous verrons, même déjà lorsque nous nous devinerons à proximité l'un de l'autre, nous nous attaquerons aussitôt furieusement, au même moment, ni plus tôt ni plus tard l'un que l'autre, en avançant nos griffes et nos dents»*
>
> **Franz Kafka**, Le terrier
> Gesammelte Schriften V, p. 213.

## *I. L'altérité m'altère.*

**L'altérité désigne non pas la qualité de ce qui est autre par opposition relative à ce qui est le même mais bien la nature de l'autre en lui-même. L'altérité n'est pas ce qui se différencie de moi mais ce à quoi je ne peux m'identifier. En même temps, l'altérité n'est pas l'être absolument séparé dont l'existence me serait indifférente. L'altérité me touche en tant que non moi. Elle me révèle que n'être pas moi, ce n'est pas ne pas être mais être tel que moi je ne suis pas.**

L'altérité est le nom de mon expérience impossible d'être autre que moi et en même temps de l'impossibilité d'être sans l'autre qui m'identifie, qui en limitant mon être délimite ce que je suis.
Si l'on définit par identité ce qui demeure en permanence comme le même à travers les changements (Socrate malade puis guéris demeure identique à lui-même en tant que Socrate), l'altérité serait l'identité de ce qui change. Altérité est ce qui demeure irréductible à toutes les identités fixées, que je connais ou que je sais reconnaître. Altérité est donc le nom d'un mouvement par lequel ce qui est devient autre, autrement dit l'altération.


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

L'altérité

Analyse conceptuelle

Etre altéré par la soif, c'est faire l'expérience que je suis devenu ce que je ne puis être plus longtemps (assoiffé) au risque de ne plus être (mort de soif). La soif qui m'altère me fait sentir

- Que mon être peut s'altérer, que le non moi (l'Univers, l'environnement ensoleillé, les autres moi qui épuisent les ressources dont j'ai besoin pour maintenir mon intégrité physique) peut me dire non, peut me rendre autre jusqu'à l'altération totale, ma propre disparition ;
- Que je ne suis pas autosuffisant, que je ne peux demeurer identique à moi-même (être vivant) sans l'apport d'élément autre (l'eau) qui me "désaltère", me restaure parce que cette altérité me constitue dès l'origine (l'eau représente environ 90% de la composition de mon corps) ;
- Que l'altération tantôt nuisible, tantôt utile, m'est vitale. Je ne vis qu'en devenant autre que ce que je suis. Devenir, c'est être en déséquilibre entre être absolument le même, c'est-à-dire s'identifier au monde, et être définitivement autre que le monde, c'est-à-dire ne s'identifier à rien dans la pure altération de l'être mort.

**Entre la mort et l'impossibilité d'être le monde entier, la vie m'expose à l'altérité qui m'altère**.
Une telle approche remet en cause les jugements de valeur par lesquels on évacue l'une ou l'autre composante de l'altérité : soit l'altérité n'est perçue que comme négative (ex : la maladie est une situation anormale, la norme est d'être en bonne santé, sans handicap, sans douleur), soit l'altérité n'est perçue que comme positive (ex : autrui est le visage de l'altérité toujours bienveillante, enrichissante de ce que le non moi m'apporte pour devenir plus moi-même).

## *II. En quoi l'altérité concerne-t-elle une réflexion sur le Mal.*

### II.1. Le mal est refus de notre pouvoir d'altération.

- Soit "la vie" me refuse ce pouvoir en m'identifiant à une réalité sans devenir (tel l'être malade, figé dans la maladie), ce que l'on appelle le mal physique,

- Soit autrui me refuse ce pouvoir en se protégeant de moi par l'agression ou me protégeant contre moi-même par une attitude sécuritaire, telle l'infantilisation des détenus en prison, ce que l'on appelle le mal moral subi

- Soit enfin je me refuse ce pouvoir tantôt en niant ma capacité de m'altérer (et je peux en venir à la négation des autres pour n'avoir pas à me changer moi-même), tantôt en niant ma capacité à altérer et à être altéré par les autres (d'où le risque d'une sublimation d'autrui comme le faible, celui que je tolère ou que je protège pour éviter de voir entre lui et moi la possibilité angoissante d'une altération l'un par l'autre), ce qu'on peut appeler le mal moral commis.

L'altérité est ce qui de la réalité m'est incommunicable. Le mal apparaît dans l'impossibilité de dire. Pour comprendre cette définition du mal comme altération ineffable,


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

nous allons développer deux exemples empruntés à la réalité quotidienne, la maladie, et tout particulièrement le cancer, et la violence en société, dans les quartiers sensibles des banlieues en particulier.

La maladie est mal être non pas parce qu'elle contredit ce que je suis (être vivant lucide, résistant aux agressions et se développant en assimilant le monde, au sens de l'alimentation et de l'expérience pratique) mais parce qu'elle me fait être une identité tournée vers elle-même, qui ne s'adresse plus à l'altérité : tel le cancer qui me fait reproduire mes propres cellules jusqu'à être envahi de moi-même[1], tel le virus qui me fait dupliquer son patrimoine génétique comme s'il s'agissait du mien. Le mal n'est pas la métamorphose de mon intégrité (milieu intérieur) par un corps étranger qui m'altère (virus) mais la réduction du malade à sa maladie: le malade souffre d'être réduit à sa maladie, d'être identifié comme corps, conscience et existence altérés, de ne pouvoir devenir autre que malade aux yeux de son entourage. Le malade souffre de l'incommunicabilité de ce qu'il devient car à la fois il n'a pas les mots, il n'y a pas de mots pour dire son mal, à la fois il ne doit pas communiquer ce qu'il devient (toute maladie, contagieuse ou non, est interdite à transmettre, étant la dimension de la vie d'une personne qu'elle ne doit pas partager[2]). **L'impossibilité ou l'interdit à communiquer est la négation de l'identité relationnelle de l'individu, c'est l'isolement de la personne dans son identité d'être malade**. Ainsi se produit dans beaucoup de réflexes culturels l'identification : qui a mal, est mal, voire est coupable d'être, par sa seule existence le rappel d'une altération qui ne fait pas vivre lorsqu'elle vous réduit à survivre. L'altération maladive vous réduit à la seule conservation en vie par réduction des gestes au minimum vital (négation de la liberté) et répétition des attitudes élémentaires (négation du développement personnel, d'où la régression infantile, les attitudes de dépendance affective).

Enfin, on peut considérer que l'exigence de l'altération (les événements de la vie qui obligent à une adaptation, un changement du mode de vie, de notre regard sur nous-mêmes, de nos repères d'identification) est facteur de stress, au sens de quantité finie de pression à laquelle un individu est capable de faire face sans rompre son équilibre entre

[1] Certes la cellule cancéreuse est porteuse d'une fausse information génétique, la rendant non fonctionnelle. Elle n'en demeure pas moins cellule de mon corps et son origine, loin d'être à rechercher dans une invasion du corps par un élément étranger, est parfois due simplement à une mutation aléatoire comme il s'en produit inévitablement dans le processus de reproduction par division cellulaire appliqué des milliards de fois dans la vie de notre organisme. L'altération est bien interne au corps, et consiste en une incommunicabilité qui empêche la régulation de cette multiplication d'une identité aveugle et stérile: "les cellules malignes sont suffisamment désorganisées pour ne pas répondre à la communication des cellules autour d'elles et commencent à se reproduire n'importe comment " (*Guérir envers et contre tout, le guide quotidien du malade et de ses proches pour surmonter le cancer*, Dr C. Simonton, S. M. Simonton, J. Creighton, p.40).

[2] Cet interdit est perçu par le malade dans l'angoisse que son entourage ne peut lui cacher. En effet cet envahissement d'un individu par lui-même, au prix de sa relation libre avec l'altérité, est envahissante pour l'autre également car elle vient éveiller en celui-ci le phantasme de la contagion. Cela signifie que le malade devant moi est figure de ma propre mort, que cette altération d'autrui en malade est repoussante comme dissolution de la différence entre lui et moi, car j'éprouve l'impossibilité de m'identifier par sympathie avec lui sans reconnaître en retour que la "mort n'arrive pas qu'aux autres" puisqu'elle efface l'autre où je me retrouvais, mon *alter ego* où mon *ego* ne se retrouve plus que dans un état altéré.


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

L'altérité

Analyse conceptuelle

identité et altérité, et tomber dans la dépression. Le stress, entraîné par des événements "heureux" (départ en vacances, annonce d'une grossesse, mariage) ou "malheureux" (deuil, dispute conjugale, critique de votre travail par un supérieur), lorqu'il ne peut s'exprimer par une décharge d'énergie physique (la présence des autres inhibant votre réponse spontanée par l'agression ou la fuite de la réalité), s'accumule de façon chronique comme une altération qui ne peut se dire et se communique de proche en proche dans le corps (dérèglement hormonal, tension artérielle, durcissement des artères, épuisement du muscle cardiaque) et finit par prédisposer l'organisme à l'agression extérieure (suppression du système immunitaire responsable de la destruction des cellules étrangères selon les travaux de H. Selye, Le stress et la vie).

De façon générale **la fixation du développement personnel sur une "règle du jeu", une seule manière d'être soi en déterminant par avance la part d'altérité acceptée ou refusée, est une façon de se faire du mal, de se prédisposer comme victime**[3], voire comme un être "déjà mort", en renonçant à d'autres possibilités de devenir. Inversement, la confrontation avec une menace mortelle au moment de la maladie peut être l'occasion pour la personne souffrante de libérer la possibilité de dire "non", de transgresser ses interdits, ses règles de vie, sans perdre pour autant son identité. Cela peut permettre de retrouver, par une boucle de confiance en soi-désir de vivre-stimulation favorisant la lutte de l'organisme et l'amélioration physique, un bien être qui va au-delà de ses attentes, de son propre jugement sur ce que l'on doit ou ne doit pas attendre de la vie (Simonton, p.91): c'est le thème du roman d'André Gide L'Immoraliste. **Redécouvrir que l'altération que l'on fait ou que l'on reçoit n'est pas un mal en soi mais un devenir autre où l'on peut bien être sans disparaître**. Parmi ces devenirs autres, la décision de ne plus lutter, de " lâcher la vie " (Simonton, p.275) et d'aller vers sa mort fait partie intégrante des possibilités à envisager sans culpabilisation envers l'entourage affectif et médical. La marche au devant de sa mort libère un mode de vie authentique où je ne vis pas procuration selon l'attente commune "on ne meurt jamais, ce sont les autres" mais où, au contraire, je peux être jusqu'au bout réceptif à l'altérité.

Cette hypothèse psychosomatique de la possible influence bénéfique ou maléfique du psychisme sur l'évolution d'une maladie ne se veut pas avant tout une hypothèse sur le plan scientifique car elle ne permet pas de vérifications expérimentales mais suggère uniquement des corrélations. Elle n'annule pas l'autonomie du biologique, l'impuissance de l'homme face au dérèglement du corps qui fait de la maladie d'abord et avant tout une exposition passive à l'altération non désirée. L'intérêt de cette démarche du centre de cancérologie formé autour du docteur Simonton est de prendre en compte le malade dans sa globalité. Il s'agit d'aider la personne souffrante, non à donner du sens à sa souffrance, mais à continuer de se situer dans une existence humaine sans s'amputer de sa vie affective, sociale. La reconquête d'un scénario de vie intégrant les influences sociales, même si cela ne change rien à la vie organique et à l'avancée de la maladie, maintient la personne dans une situation de devenir humain, à ses propres yeux et aux yeux de son

[3] Cette façon de se faire du mal peut correspondre à un scénario de victimisation (chantage affectif) mais aussi à une stratégie de fuite où la maladie, et la retraite protégée du monde qu'elle suppose, est une façon de différer un problème voire de regrouper ses forces pour mieux affronter la situation invivable dans la réalité extérieure (Sur les "bénéfices" de la maladie, Simonton, p.151).


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

entourage. Il ne s'agit pas de se guérir du mal mais de continuer de vivre avec, et de se libérer de toute culpabilité face au bien portant : le "mal portant" n'est et n'a pas à être porteur de mal. Il y a une humanité dans la vie portant malgré elle le mal qui détruit la vie.

Le malaise des banlieues n'est sans doute pas dû au fait que les gens y sont "mauvais" (l'expérience de thérapie sociale mise au point par Charles Rojzman montre au contraire leur créativité, leur bonne volonté et des qualités humaines tout à fait communes), ni que les lieux y soient en eux-mêmes inhumains (en témoigne l'attachement des habitants pour leur quartier, qui refusent d'y voir un espace infernal ni même marginal). Les banlieues sont des quartiers "sensibles", susceptibles à l'altérité, parce qu'au départ les expériences de chacun sont incommunicables. Ce que vit l'assistante sociale militante de terrain, le fonctionnaire policier redevable de l'ordre social devant une hiérarchie culpabilisante, le jeune français fils d'un père émigré au chômage, ces vécus n'ont pas de langage commun car ils parlent tous de la même chose sans écouter l'écho de la parole des autres en eux : tous parlent de l'autre comme de celui qui vous empêche d'être vous-mêmes, de faire votre métier, de vivre en paix, c'est-à-dire qu'ils vivent tous l'altération comme agression. D'où la constitution de l'autre en bouc émissaire (" paranoïas réciproques où l'autre est constitué en ennemi qui veut vous détruire, et soi-même en victime innocente " C. Rojzman, S. Pillods, Savoir vivre ensemble, Agir **autrement** contre le racisme et la violence p.234) caractérisée par l'absence d'expression sur l'altération subie ou crainte (l'éducateur n'avouant pas sa peur des jeunes qui l'agressent, sans qu'il puisse porter plainte au risque de perdre tout son travail d'approche et de mise en confiance), ni sur l'altération que l'on fait subir ou que l'on désir commettre (un animateur de maison de jeunes, avouant qu'il lui" arrivait même de rêver qu'il tuait les jeunes ", découvrant la violence faite à un jeune par le simple fait de ne pas le regarder en lui serrant la main). Le bouc émissaire n'est pas le support symbolique de la souffrance subie mais littéralement l'objet sur lequel nous exerçons notre capacité à faire du mal : c'est **le fait d'attribuer le mal à une origine ineffable, à une nature absolument mauvaise**, (comme le suggère l'enseignement à l'école où Hitler est présenté comme monstre inhumain, voir l'exposé sur la négation à propos de la notion de " banalité du mal " chez les dirigeants nazis), **donc le fait de ne pas regarder en nous-mêmes les pulsions sadiques d'altération de l'autre qui conduit à cette destruction pathologique du lien social** ("incivilité", délinquance, bavure policière, démission des parents, dirigisme arbitraire des éducateurs, pression des autorités en faveur de la loi du silence), et à sa contrepartie, la recréation d'une " coopération pathologique " dans le racisme : " tant que nous n'acceptons pas de regarder le mal en nous, le danger subsistera de nous considérer comme des victimes en légitime défense " (p.237).

Cependant la violence n'est-elle même qu'une expression, à l'origine porteuse d'un désir de changement, du désir que l'altération redevienne source d'être, même si souvent la violence, à force de n'être pas "entendue", se réduit à n'être qu'une expression à vide, un "faire sortir de soi par la pression" (ex-primere), sans espoir ni attente d'une réponse en terme d'évolution. **La violence comme expulsion de notre altérité hors de nous** exprime la contradiction du corps social entre les institutions qu'il a sécrétées pour protéger son intégrité (principe d'autorité centralisée où les adultes, les "pères" assurent la sécurité de la vie commune par l'ordre qu'ils imposent) et l'évolution interne qui l'altère (principe d'efficacité individuelle où chacun doit essentiellement compter sur lui-même


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

L'altérité

Analyse conceptuelle

pour échapper à la précarité), altération qui apparaît comme menace pour l'intégrité du corps parce qu'elle oblige à modifier la notion même de corps, c'est-à-dire la façon de faire corps, de vivre ensemble.

D'une société industrielle où le corps reconnaît les membres à leur fonction (capacité productive et consommatrice définissant un métier et un état social) qui s'opposait à la société traditionnelle où les membres se reconnaissaient du corps par leur relation (parentalité et alliance matrimoniale définissant un clan et un statut social), la société contemporaine manifeste dans ses banlieues à la fois que les individus sont abandonnés à eux-mêmes[4], et au mal qu'ils peuvent commettre (disparition de la loi comme norme intériorisée du vivre ensemble) et à la fois que la relation à altérité est la voie qui permet de retrouver une cohésion sociale : plus on connaît de gens différents, plus on peut être soi-même sans peur de l'altération.

Pour exemple, les expériences où des jeunes Français descendants d'immigrés réalisent un projet de coopération avec le pays d'Afrique du Nord, terre d'origine de leurs parents, dont ils ne partagent souvent ni la langue, ni le mode de vie. Loin d'être une expérience d'apprentissage de la "civilité" par l'aide apportée à un autrui plus démuni, ou un ré-enracinement dans la fierté d'une appartenance culturelle (qu'ils refusent souvent tout autant que le modèle socio-éducatif français), ces jeunes font simplement l'expérience, pour une fois choisie, de l'altération constitutive de leur identité d'êtres singuliers dans un monde pluriel. Ces jeunes auparavant violents et négatifs à l'égard de tout projet au sein de leur banlieue, ne sont par cette rencontre ni "guéris" ni "convertis" aux vertus du dialogue avec la différence, encore moins à celles du respect de la loi commune. Ils vivent simplement l'altération, (le fait de ne pouvoir s'identifier à sa bande, à sa "zone" et à sa guerre contre toute forme d'autorité), le fait que leur réceptivité à l'altérité (ces populations maghrébines rurales qui vivent comme nos ancêtres et qui sont pourtant nos contemporains voire nos devanciers en qualité humaine de vie sociale) loin d'abolir leur identité, les singularise, les personnalise. **L'altération n'est plus un mal parce que ce n'est plus l'identité intangible qui est la valeur de référence, mais le pluralisme, la sensibilité capable d'être affectée par le monde**.

La réflexion sur l'altération amène ainsi à déporter l'analyse centrée sur l'individu (conçu comme atome d'indivisibilité) en proie aux affres de la division (le moi s'éprouvant comme habité par du non moi, à savoir l'altérité comme corps étranger) vers une analyse centrée sur la relation (l'altération est l'interaction où je suis touché par l'autre à qui je porte atteinte et réciproquement). Cela signifie-t-il que l'altération est un mal nécessaire par lequel moi et autrui muons l'un par l'autre en arrachant mutuellement la peau de nos égocentrismes, comme deux reptiles qui s'écorchent pour se libérer à une nouvelle vie ?
Il semble que l'on ne peut réduire le mal à la mortification, à la douleur de cette mémorphose par laquelle moi et autrui sommes capables de convertir une

[4] La banlieue apparaît elle-même étymologiquement comme le lieu de la mise au ban, de l'abandon. Elle représente " l'enfant symptôme ", nom en psychothérapie de l'individu porteur par sa maladie du mal-être qu'une famille ne veut pas reconnaître en son sein. Le malaise des banlieues permet à la société de ne pas s'avouer qu'elle n'est plus une famille, qu'elle souffre du lien social en tous ses membres. La création médiatique et politique des exclus est une violence, une forme de cette projection du mal hors de soi, à la périphérie du corps social (Rojzman, p280).


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

interdépendance en synergie, où nous mourrons à notre idéal d'autarcie pour vivre avec et par l'autre.

### II.2. L'autre visage d'autrui.

**Le mal consiste à réduire l'altérité à l'autre que soi.**

En effet l'autre ne se laisse pas réduire à être autrui pour moi.

- **Certes, l'autre homme n'est pas l'absolument autre mais celui où je m'envisage** (l'autre me donne accès à une part de moi-même que lui seul peut me révéler et m'aider à changer, ma présence vue par les autres tel qu'ils me reçoivent et non tel que je la désire) **et où je dévisage le monde** (s'apercevoir que le Moi est lié à d'autres moi autres que moi est l'expérience originaire me rendant capable de percevoir la réalité extérieure comme objective, comme formant un monde autonome qui s'objecte éventuellement à mes désirs de sujet) ; enfin, l'altérité de l'autre me révèle à moi-même avant toute prise de conscience de ce que je suis par ce qu'elle m'appelle à répondre d'autrui dans sa fragilité d'être autre que moi. Ainsi, selon Lévinas, tout autrui, même inconnu, est Visage qui me fait sortir de moi pour devenir moi-même en me décentrant, en m'exposant pour l'autre, en me désapprioriant de ma propre subsistance ("Arracher le pain de sa bouche pour le donner à autrui") dans une vie responsable d'autrui. Mais cette altération éthique n'annule pas le fait du mal.

- **L'autre est aussi ce qui me dévisage (comme un objet dans son monde) et que je peux vouloir défigurer :**
  Pour exemple, on peut considérer la défiguration, caractéristique des années quatre-vingts et apparemment pleine de bonnes intentions, qui consiste en la systématisation de la prise en charge éthique de l'autre par l'assistanat, en la transformation des altérités difficiles (jeunes chômeurs, immigrés, marginaux, toxicomanes,…) en figurants d'une mise en scène du discours politico-social sur la tolérance. Le terme de tolérance, qui implique conceptuellement un seuil au-delà duquel l'altérité devient intolérable, exprime en négatif tout l'effort d'une société pour se faire violence afin "intégrer" les différences, d'obtenir un consensus sur le "respect" par absence de contact mutuel, par absence d'altération, "ne me touche pas, je ne te fais rien". Ce discours prônant l'altérité est symptôme de la violence voilée mais bien réelle dont la société est capable par le refoulement de l'altérité menaçante, la négation de l'altérité "ingérable" (appelée "violence gratuite", "incivilités"). Le projet initial de réduire l'autre à autrui, de réduire l'altération à une expression passagère de différences se heurte à l'autre visage d'autrui qui refuse d'être pour moi.

- **Ainsi l'autre devient ce qui me fait face et peut me faire perdre la face, m'effacer.**
  L'altérité de l'autre est ce qui m'est irréductible et donc ce qui m'apparaît comme puissance de me réduire à mon si peu d'être. Cette expérience traumatisante de l'altérité qui me résiste peut conduire à plusieurs attitudes qui sont autant d'essais pour résoudre ce problème : comment réduire l'altérité à ce qui n'est pas moi afin de ne pas être soi-même altéré ? . Tel est un enracinement du mal dans la peur de l'autre : **le mal consiste à réduire l'altérité à l'autre que soi.**
  La solution maligne sera donc une scission, qui traverse plus ou moins mon identité, par laquelle je m'aliène d'une part ou de la totalité de moi-même pour me protéger de l'autre.
  Par exemple, l'antijudaïsme nazi a été compris par certains penseurs par le fait d'expulser à travers les juifs, fleurons de la culture et de l'économie allemande dans l'entre-deux guerres, l'autre moi de l'Allemagne. Le juif allemand représentait ainsi le Visage autre, en un sens porteur d'universalité et de cosmopolitisme qui empêche le peuple allemand de s'identifier à une Figure unique (la figure parfaite de l'indo-européen qui produit son mythe d'identification sociale


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021



Plus fréquemment l'aliénation est retournée contre soi dans une automutilation protectrice : l'altérité de ma nature humaine (le fait que l'homme soit cet animal capable de se dénaturer) est séparée et projetée hors de soi sous une forme étrangère et dominante. Ainsi le schizophrène (du grec skhizo, scinder, phrèn, esprit) produit une autodivision de sa personnalité afin de traiter sa capacité à s'altérer comme d'un autre hors de soi (traitement et expérimentation sur soi dans le cas du Docteur Jekill et de Mr Hyde). De même, la peur sociale de l'altération interne par violence de la confrontation, c'est-à-dire la peur du démembrement (chaos social, crise de personnalité) peut entraîner la fixation de ce pouvoir d'altération sur une puissance dominante. Le peuple, selon Etienne de la Boétie, a une tendance radicale à la " servitude volontaire ", à se dénaturer en se soumettant à un tyran qui le décharge de l'angoisse d'être libre.

## *III. Conclusion*

Reprenant une analyse de C. Rojzman, présente également chez C. Simonton, on peut considérer que notre société est marquée par un interdit destructeur : **l'interdit de rendre visible l'altération, de manifester que l'identité du soi peut changer et qu'il est donc mortel**. Ceci entraîne dès l'enfance soumise à la rivalité affective et à la compétition scolaire, l'interdiction de montrer ses faiblesses, surtout plus tard lorsqu'on confie des responsabilités à cet individu en devenir. L'adulte qui doit être socialement responsable, ne peut plus accepter ses limites, et marqué par ce sentiment d'impuissance, par cette dévalorisation d'un soi qu'on aurait voulu capable de ne pas se laisser altéré, cherchera à dévaloriser l'autre pour se valoriser en négatif. Par mimétisme, l'autre ainsi soupçonné et donc agressé répondra en agressant, libérant une violence qui m'apparaîtra incompréhensible, sans raison, véritable incarnation du mal. Je serai ainsi conforter dans ma position et ma volonté de toute-puissance en voulant éradiquer ce mal, à tout le moins l'expulser de mon existence, de mon lieu de vie.

La non reconnaissance de l'altérité que nous avons en nous-mêmes et que nous sommes capables d'exprimer, même par une certaine violence qui ne nie pas autrui, apparaît comme une source du mal. Cependant, le mal n'est pas explicable, dissoluble dans une explication psychologique ou sociale et donc résoluble par des mesures volontaires (Rozjman ne dit pas pourquoi le lien social s'est rompu, Simonton ne dit pas pourquoi se forme chez certain une faiblesse structurelle prédisposant au développement du cancer),


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

la maladie comme la violence demeurent incompréhensibles. Ce que l'on peut comprendre, ce sont les réactions face au mal, c'est le mode de diffusion des pratiques qui font du mal. Les deux analyses présentées ne sont donc pas des thèses sur le Mal mais un enseignement issu de la pratique de terrain, enseignement qui se formule comme une **hypothèse "pratique"**, au sens à la fois d'"éthique", car elle désigne le mal en l'homme, et à la fois de "conduite de vie" (la pratique étant l'activité humaine en tant qu'elle n'a pas d'autre but qu'elle-même, qu'elle ne s'achève pas dans une production extérieure), vie personnelle et sociale, car elle montre comment être au plus proche des comportements humains, dans un acte d'accompagnement même là où l'aide n'est ni possible, ni même demandée.

Entre l'enfermement dans une éthique de l'identité et du respect ("Sois toi-même et n'altère pas, ne touche pas aux autres") et la culpabilisation d'une impossible éthique de la responsabilité ("oublie-toi pour les autres"), il y a lieu de penser l'espace non normatif de la coopération pour vivre ensemble : être altéré et altérer pour rencontrer l'autre et se découvrir soi.

S. Le Diraison et D. Jousset


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021